

obstruction venait à se présenter.

Les drains, surtout ceux que l'on fait avec de petits tuyaux, ne doivent pas avoir une trop grande longueur, car plus ils seront longs plus ils auront d'eau à charroyer, et il pourrait arriver un moment où ils ne suffiraient plus à donner un écoulement à l'eau, ce qui occasionnerait les tuyaux à crever. Dans ce cas, il vaut mieux, lorsque les lignes de drains sont longues, les couper obliquement à la pente par un drain collecteur d'une plus grande dimension.

(A suivre.)

### L'élevage et l'engraissement des animaux.

Cette question, comme nous l'avons déjà dit, occupe vivement nos principaux agronomes canadiens, et l'on nous saura gré d'attirer l'attention des cultivateurs sur leurs écrits contenant des conseils d'autant plus précieux en matière d'élevage qu'ils ont pour auteurs des maîtres de la pratique. Nous livrons à la considération de nos lecteurs une correspondance publiée tout récemment dans la *Minerve*, par M. P. B. Benoit, membre du Conseil d'Agriculture et député à la Chambre des Communes pour le comté de Chambly; les cultivateurs assurément en feront leur profit.

Quoique sous le rapport de l'élevage et de l'engraissement des bestiaux il se soit fait un immense progrès depuis quelques années, grâce à nos sociétés d'agriculture, cette exploitation est susceptible d'une grande amélioration. Sous le double rapport de l'élevage et de l'engraissement des animaux, nous avons beaucoup à désirer. Cela tient au mauvais choix de nos races bovines, à leur peu de précocité et d'aptitude pour l'engraissement et à l'insuffisance de nourriture. Le cultivateur engraissera chaque hiver, à grands frais quelquefois deux à trois bons bœufs et il leur donnera la meilleure nourriture au détriment du reste du troupeau. Cette nourriture chèvre et donnée à discrétion durera pour le moins six mois : avec cette méthode, doit-on songer à réaliser quelque profit? réellement non.

Mais ce n'est pas tout. Le reste du bétail, ordinairement de mauvais choix, négligé, chétive tout l'hiver, donne-t-il beaucoup de lait, de beaux veaux, du profit enfin ? point de tout. C'est donc la ruine pour le cultivateur. Il nous faut donc des producteurs, taureaux, vaches et élèves de choix, et pour cela il faut modifier la race par des croisements judicieux d'abord, puis par la nourriture avoir des races qui atteignent leur parfaite maturité avant quatre ans, qui se maintiennent parfaitement en bon état.

Pour la dépense de cette transformation, elle sera peu considérable, presque nulle, si nous y mettons le temps, si surtout nous nous appliquons à suivre les conseils de ceux qui ont une expérience pratique sur l'élevage des bestiaux.

Mais ce qui est indispensable, ce qu'il faut surtout, c'est augmenter et améliorer la nourriture ; dans la plupart de nos formes c'est ce point capital qui fait défaut : on n'y attache pas assez d'importance. C'est à cette condition cependant qu'est attaché le progrès général de l'agriculture dans notre pays au point de vue de l'élevage des animaux.

Dans chacun de nos comtés, il y a de bons exemples à suivre ; s'il a été commis des erreurs qu'on les

évite, — qu'on imite ce qui a été fait de bien.

Accueillons favorablement les conseils qui nous sont donnés, surtout lorsqu'ils sont dictés par le désir sincère de voir notre agriculture prospérer et entrer dans la voie des véritables améliorations.

Nous livrons à la considération de nos lecteurs les conseils suivants que veut bien nous donner M. Benoit, bien persuadé que les cultivateurs sauront en retirer les plus grands avantages possibles en prenant part à la discussion que M. Benoit désire provoquer sur le sujet de cette importante question. Pour notre part, nous nous empresserons de publier dans la *Gazette des Campagnes* les remarques de ceux qui s'occupent de l'élevage des animaux et qui donnent leur préférence à une race plutôt qu'à une autre pour l'amélioration de leurs troupeaux.

Voici cette correspondance que nous lisons dans le *Courrier du Canada* du 18 novembre et empruntée à la *Minerve* que nous n'avons pas l'avantage de recevoir en échange avec la *Gazette des Campagnes* :

Le public voit avec bonheur le premier ministre de la Province de Québec traiter, sur les hustings, une question vitale pour la classe agricole : l'élevage du bétail et son amélioration, de manière à nous mettre en état d'exporter, nous assurant de la viande en Europe. Le vieux continent a ouvert un marché que toute l'Amérique même ne pourra empêcher, pendant de longues années.

Les conditions économiques de l'univers changent si rapidement aujourd'hui, par la facilité des communications et autres causes, que, du jour au lendemain, nous sommes appolés à fournir, à diverses parties du monde, les demandes les moins prévues. Il y a de ces demandes qui ne sont qu'accidentelles ; mais la demande de viande paraît permanente, parce que l'Amérique peut la produire à meilleur marché que les terres morcelées des vieux pays ne peuvent le faire. Ainsi nous pouvons nous tirer en toute sûreté, à l'exploitation que nous conseille avec justice l'Honorable M. Chapleau, et, avec lui, bon nombre d'avis de la classe agricole.

J'apprécie votre article, M. le rédacteur, sur la nécessité de grossir notre bétail afin de réduire les frais de transport, qui sont chargés par tête et non au poids. Mais vous n'arriveriez pas à ce résultat, en recommandant la race Alderney, ce que vous faites en tête de votre article, en citant le doux géneux de M. Prentice, d'un taureau de cette race, à la paraison de Ste. Jeanne de Neuville. Vous dites que les Alderneys ont beaucoup d'affinité avec la race canadienne ; on prétend que ces animaux ont la même origine, et il est certain que les Alderneys ne sont pas plus pesants que nos vaches canadiennes. Alors à quoi bon cette race pour l'exportation si elle ne peut grossir la bête ? Nous sommes loin de notre but.

Nous sommes arrivés à la grande question si controversée en Canada : Quelle est la meilleure race à croiser avec nos vaches canadiennes, de manière à produire le plus de lait et le plus de viande ?

Si les avis sont partagés sur la production du lait, il ne le sont pas sur la production de la viande. Les Courtes-Cornes ou Durhams sont la race qui produit la bête de boucherie qui engrasse le mieux et qui pèse le plus. En moins de deux ans, avec un soin convenable, un animal de cette race atteint son entier développement ; il pèse de 1500 à 2000 livres. M. Cochrane, de Compton, a élevé un veau Durham qui pesait 1000 lbs. à 10 mois. Voulez-vous des aurochus qui engrassen rapidement et qui pèsent énormément ? Prenez le Durham, et vous êtes sûr de ne pas vous tromper. Ce que M. Cochrane fait, tout le monde peut le faire ; nous pas aussi en grand, mais avec un nombre d'animaux proportionné à la fertilité de sa terre et à ses moyens.

Avec les Ayshires et les Alderneys, croisés avec nos vaches canadiennes, qu'avons-nous ? De jolies vaches certainement, mais de taille ordinaire, pesant de 700 à 800 livres qui ne parviennent à leur complet développement, qu'à l'âge de 4 ou 5 ans. Est-ce là ce qu'il nous faut pour l'exportation ? Non, mille fois non. Les croisés Ayshire, Alderney donnent-ils tellement de lait et de beurre de plus que les croisés Durham, qu'ils puissent regagner par le produit de la laiterie, ce qu'ils perdent sous le rapport de l'exportation ?